



HAL
open science

Anecdotes d'Afrique

Michael Grupp

► **To cite this version:**

Michael Grupp. Anecdotes d'Afrique. Alliage : Culture - Science - Technique, 1990, 3, pp.40-46.
hal-03390967

HAL Id: hal-03390967

<https://hal.science/hal-03390967v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

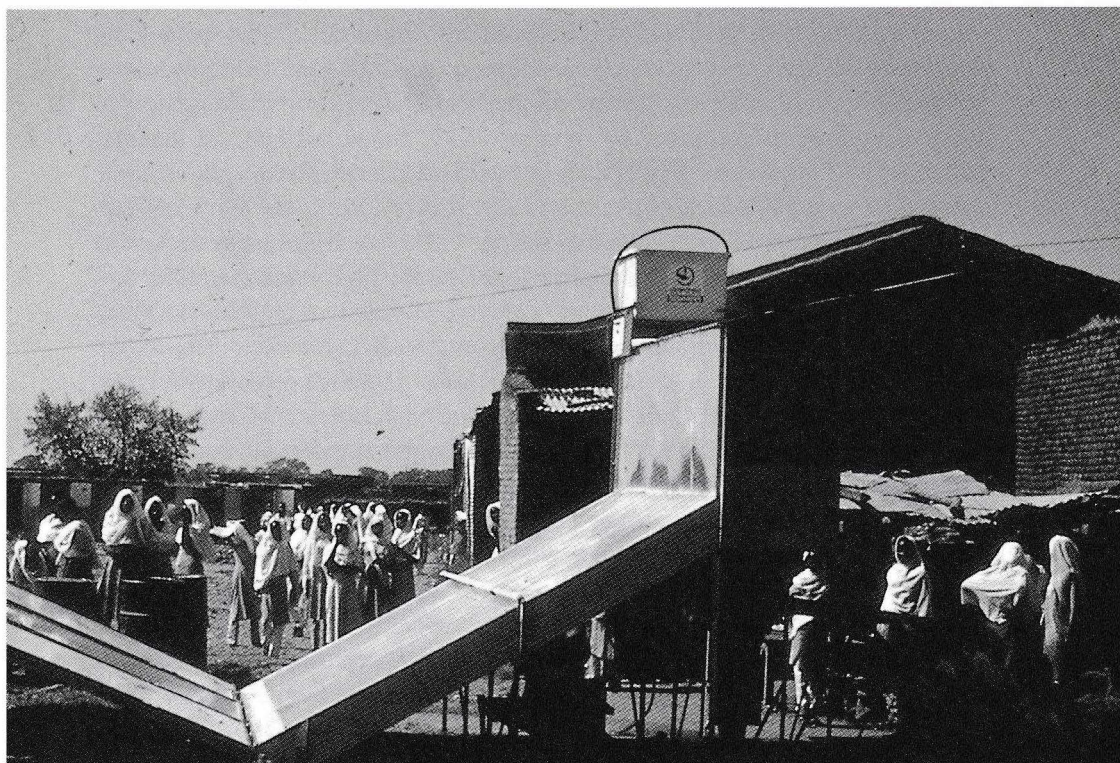


Photo : Synopsis

Cuiseur solaire à El Zeitoun/Kadugli (Soudan) pour la cantine d'une école de 300 élèves.
Le cuiseur n'existe plus, car El Zeitoun a été brûlé complètement pendant des affrontements
entre troupes gouvernementales et sudistes.

ANECDOTES D'AFRIQUE

Choc de deux cultures techniques

Michael Grupp

Omdourman, Soudan. Un vaste terrain vague parsemé de camions dans tous les états de démembrement. Rien en vue qui ressemble à un garage, même de loin. Pourtant, de l'activité, ça répare dans tous les coins. Installés sur des bouts de tissus à peine moins sales que le sol, les mécanos sans diplômes démontent, regardent, comprennent, cherchent des solutions sans pièces de rechange, remontent, essaient... et recommencent. Le visiteur occidental le plus blasé avalera vite son rictus quand il voit les camions repartir - et quels camions ! Mille fois rafistolés avec des bouts de rien hétéroclites, ils se ressemblent tous. Et pourtant, ils roulent.

Mendefara, Érythrée. Nous montons une installation d'eau chaude pour un hôpital. Outillage simple, mais de qualité. Un des nombreux infirmiers en chef s'avance, veut participer au travail. N'écoute pas les explications qu'on lui donne, veut prouver devant les collègues son savoir-faire. Casse le travail. Re-explication. Re-casse. Part furieux en marmonnant quelque chose sur le droit à l'erreur pour revenir ensuite gêner les travaux, mendier des Polaroids et des cartons d'emballage.

Tous ceux qui ont réalisé des programmes techniques dans des pays en développement reviennent avec ce genre d'histoires vécues qui mettent en relief le gouffre entre deux cultures techniques en porte-à-faux. Et encore, on est loin des histoires qui se colportent : celle de la femme qui cherche le feu caché sous le cuiseur solaire ; celle des gens qui volent et détruisent par envie les machines de leurs voisins ; celle encore de l'homme qui démonte la seule pompe à eau potable du village pour se faire un lit des tubes en acier - devant les villageois qui trouvent cela normal. Peut-être des ragots, des histoires de Belges à l'africaine...

Rencontres sur le terrain

Le fait de réaliser des programmes techniques dans un autre pays implique nécessairement des échanges de toutes sortes. Il n'est que rarement possible de voyager avec tout le nécessaire comme astronautes sur la lune. Il faut bien se procurer des matériaux (même de l'eau et du sable pour faire du ciment...), se faire accepter sur le chantier par ceux qui y vivent et y travaillent, faire appel à la main-d'œuvre locale, se loger et se nourrir et - surtout - faire en sorte que l'installation, une fois construite, soit utilisée et non abandonnée comme le sont tant de lubies de l'homme blanc en Afrique.

Premier surprise : les chocs ne sont pas ceux que l'on attend. Le novice du terrain constatera à quel point l'image de l'Africain fêtard et fainéant peut tromper : rien de plus facile que de débarquer et de faire creuser des fossés interminables sous un soleil de plomb, par des hommes qui chantent en travaillant, même en plein Ramadan. Mais l'enthousiasme s'éventrera peut-être...

Surprise ensuite : la faillite du non-dit, des conventions prototechniques communes à chaque civilisation, mais tellement différentes entre ici et là. Serrer un boulon sans le forcer, découper une pièce en suivant un tracé sont des actes issus d'un apprentissage informel comme le malaxage traditionnel du torchis (essayez toujours!).

Cependant, ces différences culturelles sont faciles à comprendre. Il est plus malaisé déjà de prévoir les différences d'approche générale par rapport à un système technique : comprendre pour toucher ou toucher pour comprendre ?

Pendant mon premier projet au Soudan, l'installation d'un grand cuiseur solaire, un vieux missionnaire catholique me prévient que les femmes du village risquent de décoller - par curiosité - le beau réflecteur indispensable au bon fonctionnement du cuiseur. Devant ma réaction sous la chaleur («si elles veulent détruire la machine, je ne pourrai les empêcher»), le missionnaire me recommande plus de sagesse. Je comprendrai mieux, ensuite, quand je verrai des enfants assoiffés ouvrir le robinet de vidange du système colporteur : panne du système, mais succès d'apprentissage pour moi : les prochaines versions n'auront plus d'éléments sensibles accessibles. Les femmes et les enfants me prouveront ensuite le contraire.

Enfin, on peut redécouvrir sur le terrain une vertu oubliée : la modestie. En Europe, il n'est guère risqué de choisir ses collaborateurs selon leurs diplômes ou leur niveau technique. En Afrique, on peut découvrir le contraire.

Aide humanitaire au développement : qui travaille pour qui?

On compare souvent - et injustement - le succès des projets de développement avec celui de la distribution commerciale de produits comme le vélo ou le transistor. Certes, vélo et transistor sont des exemples-phares de l'implantation réussie de la technologie occidentale en Afrique et ailleurs dans le monde. Reste une différence importante : vélo et transistor s'achètent selon une décision individuelle. L'acheteur agit en connaissance de ses propres moyens et de ses besoins.

Toute la différence avec les projets de développement est là : ces projets se définissent a) au niveau collectif et b) de loin (dans les pays donateurs). La conséquence en est nécessairement une perte d'information, dans le meilleur des cas, et une perversion des buts, autrement. Même l'organisation la plus compétente et dévouée ne pourra prendre en considération tous les détails nécessaires pour garantir l'adaptation du projet aux besoins des bénéficiaires.

Parlons des organisations : elles sont responsables, non pas vis-à-vis des bénéficiaires, mais vis-à-vis du gouvernement qui leur accorde les permis de travailler, vis-à-vis des élites locales, vis-à-vis de leurs donateurs (qu'il faut trouver et, ensuite motiver) et des financeurs institutionnels, vis-à-vis de leurs propres dirigeants (qui poursuivent leur carrière, eux aussi) et de leurs expatriés. Comment ne pas en tenir compte lors du choix et de la définition des projets ?

Les donateurs veulent que leurs dons correspondent à leurs analyses des problèmes du tiers monde et aux solutions qu'ils trouvent adéquates, les élites et les gouvernements locaux se soucient souvent plus de leur propre influence sur leurs sujets (parfois aussi de leurs bénéfiques personnels) que des besoins de leurs populations ; les expatriés et les dirigeants des organisations - surtout ceux des volontaires qui n'ont pas de motivation matérielle - ont leur propre conception du développement et leurs propres préférences. Cela se passe parfois à mille lieux des intérêts de ceux qu'une image d'Épinal met au centre de tous les efforts - les concernés.

De plus, il arrive que plusieurs organisations se fassent concurrence dans le même secteur, sur le même type de projet. Rajoutons les ravages des guerres omniprésentes, des sécheresses, des inondations périodiques, des épidémies et des sauterelles, la corruption et la mauvaise foi des administrations douanières lors de l'importation (et des autres administrations ensuite...). Par souci de justice, il convient de compléter ce triste chapitre par la mauvaise foi de certains fournisseurs bien de chez nous :

L'entreprise X a le quasi-monopole du trempage de verre dans le Nord de la France. Depuis le jour où l'un de nos clients - un fabricant de capteurs solaires sous notre licence - leur a réglé une facture avec un retard jugé excessif, nous ne sommes pas bien vus chez eux. Et ils ont l'esprit rancunier. Quand nous préparons un projet en Afrique nécessitant du verre trempé, ils accumulent d'abord les délais - des mois après avoir encaissé d'avance le montant de la facture. Ensuite, ils refusent d'emballer. Intervient une entreprise d'emballage qui facture l'emballage plus cher que la marchandise. Nouveau délai. Quand finalement le matériel arrive sur le chantier déjà bien avancé, l'emballage s'avère insuffisant (par chance, rien de cassé). Pire : une partie des vitres, pourtant facturée, manque. Mais, heureusement, nous avons commandé «du rabe», pour être sûr. Donc, la mesquinerie manque son but... de peu.

Exemple : Stérilisation solaire de matériel médical

Les campagnes de vaccination massives et l'avènement du SIDA ont attiré l'attention sur la stérilisation médicale, problème somme toute assez peu complexe en tant que programme de coopération technique. Les paramètres techniques de la stérilisation sont maintenant assez bien connus ; la stérilisation se fait par des professionnels dont on contrôle, en principe, la formation. Les problèmes posés par la stérilisation sont donc ceux de l'organisation (charge de travail supplémentaire pour les paramédicaux, risque d'erreurs et de recontamination du matériel stérilisé) et ceux de la logistique (approvisionnement en énergie, acheminement du matériel stérilisé).

La stérilisation est concurrencée par l'emploi de matériel jetable. En simplifiant un peu, tout en évitant de dire des méchancetés, on peut assurer que les responsables régionaux sont séduits par le fait que le jetable entraîne moins de travail et de risques d'erreurs et permet de passer plus de commandes ; leurs supérieurs préfèrent souvent la stérilisation, moins onéreuse et plus autonome.

Nous avons fourni des stérilisateur solaires pour huit programmes différents. Dans trois de ces cas, les appareils, d'après les réactions des utilisateurs, semblent utiles. Un quatrième est employé, avec succès, dans un programme expérimental. Deux des appareils ne sont utilisés qu'exceptionnellement, puisqu'ils sont installés dans des sites électrifiés. Un appareil a été livré pour des essais à une très grande organisation internationale : il a fallu six mois avant de constater que le site choisi était électrifié (le stérilisateur n'était utilisé que pour des essais à vide), deux mois avant de le faire transporter à un autre endroit où - finalement - les utilisateurs le boudent (la sonnerie de la minuterie est trop faible...). Le dernier appareil est encore en route vers sa destination...

Moralité : les endroits déjà favorisés sont souvent équipés en priorité - avec des appareils dont ils n'ont pas besoin.

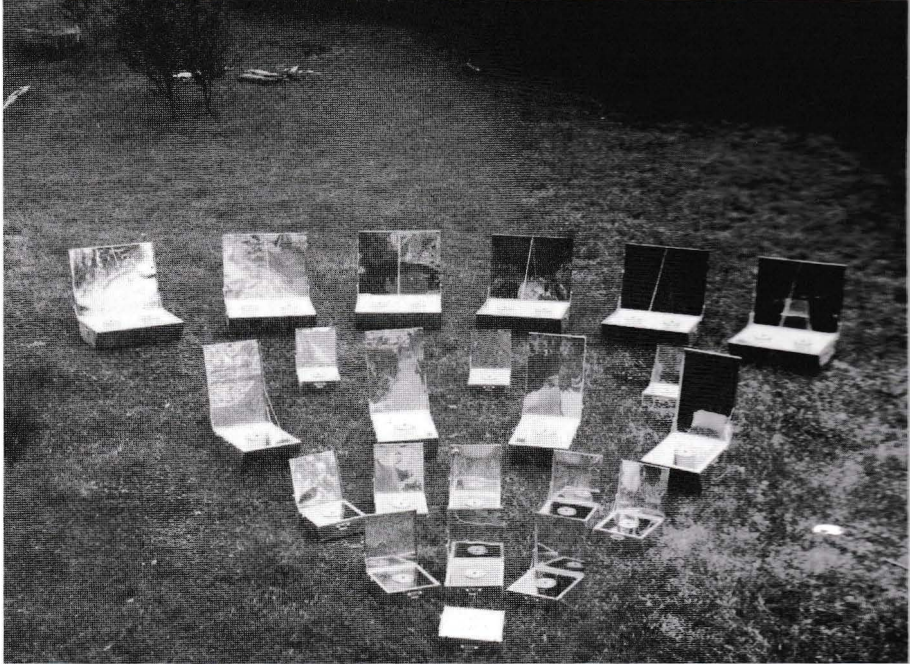


Photo : Synopsists

Série de démonstrations de cuiseurs solaires (taille familiale et petite collectivité) pour l'Inde.

Quelques conclusions - et quelques conclusions à éviter

J'ai tenté ici d'illustrer en quelques exemples les surprises qui attendent celui qui part en coopération technique. Pourtant, je ne conclurais pas que ces projets sont inutiles. Ils sont difficiles, certes. Leur préparation se passe souvent sans connaissance suffisante du terrain d'application, leur réalisation se heurte à des aléas, leurs ambitions ne sont que rarement satisfaites.

Il est possible de faire mieux, par la modestie, la curiosité et la rigueur : d'abord, en se donnant les moyens nécessaires, ensuite, en définissant les projets, au moins, en partie sur le terrain avec les personnes concernées ; en intéressant les futurs bénéficiaires à leurs réalisations, en faisant des évaluations sincères qui serviront à éviter les mêmes erreurs dans l'avenir. Tout cela a été dit maintes fois, tenté plus rarement, réussi parfois.

Heureusement, le hasard faisant bien les choses, on a parfois l'impression d'avoir de la chance en réalisant un projet. Ainsi, on constate des sortes de *bénéfices pervers* (dans le sens des effets pervers) :

L'utilisation qu'ont les bénéficiaires d'un projet n'est pas toujours celle qu'ont prévue ceux qui l'ont réalisé. Une fois, notre équipe étant la dernière rescapée d'une évacuation générale causée par une menace de la part d'intégristes musulmans, nous étions surpris de voir comment les employés locaux des grandes entreprises sur place s'organisaient : les voitures de service circulaient comme taxis - amélioration spontanée de l'infrastructure locale.

Parfois, les bénéficiaires eux-mêmes apprennent à bénéficier :

Dans le nord de l'Éthiopie, nous proposons une installation d'eau chaude solaire à un hôpital géré par des religieuses. D'abord, refus catégorique. Puis, suite à un ordre venu du haut de leur hiérarchie, acceptation timide. A partir de la phase de réalisation, elles ne nous lâchaient plus : en nous priant d'installer encore un robinet ici et un autre là-bas, elles avaient vite réussi à nous faire équiper tout l'hôpital et leurs logements d'eau courante. Ensuite, elles mettaient au point un système de rotation pour faire bénéficier les trois cent cinquante malades d'une douche chaude par semaine - avec un chauffe-eau qui servirait en Europe à une dizaine de personnes. Quand nous sommes partis, elles priaient pour nous.

Enfin, les chocs peuvent être salutaires. On part faire de la coopération technique avec des idées en tête pour revenir avec d'autres. Moi-même, j'étais un adepte de la technologie ultra-simple, de préférence à base de matériaux locaux de récupération, avant de constater que les conditions nécessaires au succès d'une telle technologie (abondance de matériaux à récupérer, utilisateurs avertis et prêts à intervenir souvent pour faire de la maintenance, absence de conditions d'utilisation trop rudes...) n'étaient pas réunies dans les pays en développement. Maintenant, je veux du solide et des programmes bien organisés et bien évalués. Comme quoi, le terme d'échange technique n'est pas toujours hypocrite...